

Fête

Par **Christophe Leroy**, avec **Guillaume Gautier**



Qu'importe le faste pourvu qu'il y ait kermesse

De mai à septembre, les fêtes sous chapiteau conquièrent les moindres recoins du territoire, pour renforcer les liens locaux et cautionner quelques excès. Mais leur succès apparent occulte des défis bien réels pour leur survie.



un comité des voisins et par chance, tout le monde a répondu positivement. Si l'événement est rentable, c'est grâce aux sponsors. Mais on voudrait que ce soit le cas sans eux.» Ici, l'entraide est le moteur de la fête: l'un met son terrain à disposition, l'autre aménage des terrains de pétanque, deux voisins proposent leur château gonflable et les villages environnants s'engagent réciproquement à se prêter main-forte, devant ou derrière le bar.

Parfois, il arrive que le lieu ne compte pas vraiment. Par exemple, lorsque les footballeurs du dimanche se prennent pour des professionnels le temps d'un week-end, avec un stage de préparation avant la saison de provinciale. Le rituel est minutieux: le coach annonce l'emplacement, puis les recherches d'événements s'enclenchent sur Facebook. Une kermesse à proximité, qu'elle soit simple fête de village ou cérémonie thématique. «L'an dernier, on s'est retrouvé au fin fond de la Wallonie à la Fête du mouton, se souvient Natan, membre d'un staff de première provinciale. On n'a pas vu un seul mouton de la soirée. En revanche, il y avait de sacrés animaux.» Au menu de l'événement ovin, un DJ qui passe indifféremment de Jul à DJ Furax, des tickets boisson qui débordent des poches du responsable de la cagnotte et, parfois, l'une ou l'autre spécificité locale.

«Moi, j'avais le soleil, jour et nuit dans les yeux d'Emiliie...» Les années musicales s'entrechoquent comme les gobelets, alors que les 300 participants de la kermesse de Mehogne-Fourneau, comptant pour l'occasion plus d'hôtes que d'âmes qui y vivent, tapent sur les tables pliantes oranges au rythme de Joe Dassin. Il est bientôt minuit, à la jonction entre ces deux entités de Somme-Leuze, dont les noms se réfèrent à leur unique rue, et le *blind test* et quiz «A tonton» bat son plein depuis déjà quelques heures. Les repas boulettes, servis par le traiteur du coin, ont cédé la place à d'autant plus d'écocupes de Lupulus, de blanc jus et autres cocktails. Enfants, ados, adultes... La ripaille s'adresse à toutes les générations, à l'exception peut-être de l'après-midi récréative du lendemain, sous l'œil fatigué des parents dont beaucoup subiront encore leur gueule de bois.

«Cette kermesse, on l'a créée avec la Jeunesse de Sinsin il y a 15 ans dans un but de sociabilisation: se réunir entre voisins, faire la fête tous ensemble et mettre de la vie dans notre hameau, confie l'un de ses organisateurs, Maxime Landrecy. Lorsque j'ai quitté la Jeunesse il y a trois ans, l'événement a failli disparaître. Je suis donc allé sonner à toutes les portes dans le but de créer

A Légglise, quelque part en province de Luxembourg, une chasuble fluorescente, probablement trouvée dans le kit de secours d'un véhicule, passe de corps en corps. Il s'agit du «maillot jaune», hommage particulier au Tour de France qui anime les juilletistes. Pour enfiler la couleur tant convoitée, il ne s'agit pas de grimper. Plutôt de descendre sa bière le plus vite possible, souvent encouragé par l'un ou l'autre acolyte dans une atmosphère qui oscille à mi-chemin entre la buvette de football et le cercle universitaire. «En stage, on est à la fois dans un endroit où on ne connaît personne, et dans une ambiance où on est tous



ensemble. On revient à chaque fois avec des souvenirs incomplets, mais mémorables», reprend Natan.

Les nouveaux temples

Il serait réducteur de mettre les fêtes de village et autres «kermesses» (dérivé du flamand *kerkmisse*, puis *kermis*, c'est-à-dire «messe de l'église»), rythmant essentiellement les mois de mai à septembre, dans un seul et même panier. Certaines se limitent à une soirée sous chapiteau, avec ou sans foire, tandis que d'autres se muent au fil des ans en festival local, étalé sur au moins trois jours et drainant des dizaines de milliers de personnes. L'organisation peut dépendre du comité de village, de la jeunesse locale,



Fanfare, pétanque, concerts...: les fêtes de village rythment essentiellement les mois de mai à septembre.



PHOTOS: DR

«La société se cherche de nouveaux événements pour continuer à affirmer une identité locale.»

du club de foot, du monde agricole, d'une asbl, de brocanteurs. Et l'esprit, se vouloir plus ou moins familial. Il y a pourtant une trame commune à l'ensemble de ces événements hétérogènes. Leurs chapiteaux sont les nouveaux temples de microcosmes plus sécularisés certes, mais toujours adeptes des rites de la fête. Et l'étiquette de la convivialité renforce autant la sociabilisation entre «les gens du coin» qu'elle peut servir de prétexte, il faut bien l'avouer, à la consommation –néanmoins déclinante– de bière ou d'alcool.

«On peut distinguer les fêtes codifiées, comme les Marches de l'Entre-Sambre-et-Meuse, puisant parfois dans un passé assez lointain, et celles qui existent dans l'unique but de réunir la population, décrypte Serge Schmitz, professeur au service de géographie rurale de l'ULiège. A Ferrières, la Fête du vin en est un exemple amusant: elle existe depuis plus de 50 ans, mais n'est en rien liée à l'histoire locale. Ce genre d'événements vise essentiellement à mettre, le temps d'un week-end, un village au centre de la carte. Quand on parle de patrimoine immatériel, la narration compte davantage que l'authenticité. Certains font croire que telle activité existe depuis longtemps alors que ce n'est pas le cas. L'Unesco a tendance à enfermer le patrimoine dans une conception assez figée, alors qu'il est voué à évoluer. Et peut-être qu'en Wallonie, la fête, c'est aussi le patrimoine.»

L'ancrage religieux et agricole

Bon nombre de kermesses actuelles ravivent ou remplacent la fonction communautaire de la religion, qui s'est érodée au fil des décennies. A Ittre, le folklore de la Fête du 15 août est certes marqué par la procession de Notre-Dame, depuis 1834. Mais ce sont surtout les concerts qui, désormais, drainent l'essentiel des quelque 20.000 personnes sur trois jours. «Tout est parti de soirées de village qui ont grandi au fil du temps, jusqu'à attirer un public ...

Les Wallons sont moins fiers qu'avant d'appartenir à leur commune

La fierté liée au sentiment d'appartenance locale a diminué de façon significative ces dernières années. C'est ce que révèlent les chiffres du dernier Baromètre social de la Wallonie (2023) de l'Iweps, l'autorité statistique régionale, bien que l'échantillon d'enquête ne permette pas d'évaluer les spécificités infrarégionales. «Les personnes se sentent d'abord belges, puis wallonnes et attachées à leur commune, et enfin européennes, expose Thierry Bornand, attaché scientifique à l'Iweps. Concernant la fierté liée au sentiment d'appartenance locale, on observe en effet une baisse de 88% en 2016 à 74% en 2023. Il s'agit bien de la valence émotionnelle de ce sentiment d'appartenance, sentiment qui ne diminue pas mais qui est vécu de manière un peu moins positive en 2023 qu'en 2016. Les chiffres sur la migration entre communes étant stables entre ces deux périodes, je pencherais davantage pour une explication contextuelle, le niveau wallon pouvant influencer le niveau communal, que pour des éléments d'ordre démographique.» Le dernier sondage fut en effet réalisé quelques mois après la révélation de scandales ayant ébranlé le parlement de Wallonie.

... plus éloigné et à occasionner pas mal de nuisances, constate Mathieu De Meyer, de l'asbl Music4Life. En concertation avec les organisateurs et la commune, on a voulu renouer il y a 15 ans avec un événement plus grand public mais centré sur les Ittrois. Les soirées telles qu'elles existaient ont disparu, pour laisser place aux concerts qu'on connaît aujourd'hui.»

«Depuis que l'Eglise catholique ne joue plus un rôle aussi important qu'avant pour rassembler les gens, la société se cherche de nouveaux événements pour continuer à se rencontrer et à affirmer une identité locale différente du reste de l'agglomération, reprend Serge Schmitz. Dans une grande enquête menée il y a quelques années sur le village idéal, les sondés tenaient presque toujours à y inclure un élément qui le rendait unique: une statue, un moulin, une histoire particulière... Concernant les fêtes, la région de Vielsalm est un exemple assez marquant. Quand je parlais des différents villages aux habitants, beaucoup les connaissaient essentiellement grâce à leur fête, perçue comme le moment important de l'année.»

Dans les campagnes et les communes de périphérie, la temporalité comme l'ADN de ces événements renvoient souvent au monde agricole, à l'image des fêtes des moissons. «Même si elles ont perdu leur fonction économique, ces festivités portent encore l'empreinte de rythmes agricoles très anciens, dont le calendrier ne correspond pas forcément à celui des festivités urbaines, commente Séverine Lagneaux, anthropologue au Centre de recherches agronomiques de Wallonie (CRA-W). Bon nombre d'événements impliquent toujours les agriculteurs ou font référence à leur travail, pour reconnaître leur ancrage dans ces espaces territoriaux.» A l'image des épreuves de lancers de ballot ou des défilés de vieux tracteurs, agrémentant les fêtes estivales.

Elles semblent aussi servir de marqueur identitaire local. Beaucoup de festivités ont d'ailleurs vu le jour à la fin des années 1970, soit précisément lorsque

s'est opérée la grande fusion des communes. C'est le cas des Jeux intervillages (JIVs) dans la Hesbaye namuroise, créés un an avant le big bang communal de 1977. Au gré du vainqueur de l'édition précédente, ils se déroulent en juillet dans l'une des cinq localités de trois communes différentes (Eghezée, Gembloux et La Bruyère). «Il y a des habitants pour qui l'appartenance locale est très importante, et pas à l'échelle de la commune fusionnée, explique Serge Schmitz. Les fêtes permettent de remettre le nom d'une localité à l'avant-plan. Leur organisation dépend à la fois de locaux qui y ont leurs racines depuis longtemps et de nouveaux arrivants qui revendiquent la convivialité de la vie à la campagne.» La périurbanisation n'a donc pas nécessairement dilué cette appartenance locale, loin de là.

Le sens de la fête

Pour Séverine Lagneaux, il n'est pas excessif de parler de ritualisation pour décrire ces kermesses. «Pas le rite au sens religieux du terme, mais plutôt en référence à un ensemble de pratiques dont la répétition de gestes et de préparatifs réaffirment l'appartenance à la communauté, les hiérarchies sociales, la solidarité et la mémoire commune.» Clôture des comptes, préparation du concept de l'édition suivante, réservation de groupes, recherche de sponsorings, autorisations communales... Quelle qu'en soit l'ampleur, de tels événements se préparent toute l'année, ne laissant tout au plus que quelques semaines de répit à leurs organisateurs, après l'apothéose. «Chaque année, quand les concerts se terminent par un dernier DJ, je monte sur un petit muret derrière la scène pour observer tout ce public venu pour l'occasion et dont on ne voit pas le bout, glisse Mathieu De Meyer. C'est là que je sais qu'on a réussi.»

Selon Séverine Lagneaux, l'organisation de ces initiatives festives rappelle le concept de «l'infrapolitique», développé



Quelle qu'en soit l'ampleur, de tels événements se préparent toute l'année.

«Ces festivités mettent, le temps d'un week-end, un village au centre de la carte.»



PHOTOS DR

en 1990 par le professeur américain James Scott. «Ses travaux portaient sur les mouvements contestataires, ce qui n'est évidemment pas le cas des fêtes de village. En revanche, elles manifestent une autonomie locale qui s'organise en dessous du seuil de la politique officielle. Ces événements ne passent pas par des institutions ni de grands discours politiques. Ils avancent plutôt à bas bruit.» Certes, l'autorisation de la commune reste nécessaire et son soutien logistique, bienvenu. De même, les élus locaux investissent naturellement ces bains de foule locaux, parfois même derrière les platines. Mais la politique officielle n'y est que supplétive, et non centrale à l'organisation de la fête, relevant de comités hyperlocaux. ...

«Ces fêtes manifestent une autonomie locale qui s'organise en dessous du seuil de la politique officielle.»

... Péril sur les kermesses?

Au fil des ans, voire des décennies, les kermesses affichent une popularité telle qu'elles sembleraient immortelles. Et pourtant: les nuages s'amoncèlent sur la rentabilité, et donc la survie de bon nombre d'entre elles. «Malgré l'obligation de gratuité, notre Fête du 15 août est autofinancée avec très peu de sponsoring, témoigne Mathieu De Meyer. On le doit au public qui vient et boit son verre. Mais depuis le Covid, on sort les rames pour continuer à offrir un événement de qualité.»

Cachets des artistes, fournitures, sono, sécurité... Les charges ont augmenté ces dernières années, alors que les sponsorings et surtout, les consommations au bar ont plutôt suivi une pente descendante. «Après un regain post-Covid, on voit que les gens sortent à nouveau moins et qu'ils ont la main plus légère sur leur portefeuille», acquiesce Jérémy Lazzari, vice-président de la Jeunesse barchonnaise. Bon an mal an, la Fête à Barchon, une entité de la commune de Blegny, en région liégeoise, repose sur 350 bénévoles et attire environ 3.500 personnes, pour un coût total d'environ 100.000 euros. «Notre événement est l'un des seuls du coin à garder des *line-up* avec des *covers* et des *tributes*, ce qui plaît beaucoup au public. Mais les fortes chaleurs qu'on a connues fin mai se sont ressenties dans les consommations. Or, ce qui rapporte, c'est le bar. L'entrée ne paie qu'une partie de la programmation et des infrastructures.»

Pour persister, les organisateurs doivent explorer de nouvelles pistes: une marche gourmande à Barchon, une marche Adeps et un éventuel VTT nocturne à Mehogne, afin d'attirer davantage de monde tout au long de la journée et de rentabiliser les infrastructures. Grandir ou changer d'ADN est en effet un exercice périlleux. Après 30 éditions florissantes sous chapiteau dans la commune d'Eghezée, les organisateurs de Leuzevents ont tenté pendant trois ans une mutation en festival après la crise sanitaire. «La première édition



Cachets des artistes, fournitures, sono, sécurité...: les charges ont augmenté, au grand dam des organisateurs.



a bien fonctionné, parce que les gens voulaient ressortir à nouveau, débriefe David Hosselet, du comité des fêtes de Leuze. Mais en Wallonie, les gens ne sont pas prêts à payer un prix d'entrée trop élevé. Et passer dans la catégorie "festival" a surtout occasionné des coûts logistiques non négligeables: un camping, un plan de mobilité, un poste de secours plus important, deux scènes.» A leurs sommets, les soirées sous chapiteau de Leuzevents ont pu capter jusqu'à 8.000 personnes, avec Stromae en tête d'affiche. C'était en 2009. Une époque qui semble déjà lointaine, lorsque le TEC desservait encore l'événement gratuitement sur des dizaines de kilomètres à la ronde. «Cette année, nous allons nous recentrer sur les soirées comme on sait bien les faire. Ce sera aussi

Quelles limites quand l'alcool coule à flots?



PHOTOS DR

l'occasion de réapprendre cette culture aux plus jeunes de notre comité, qui n'ont pas connu les années sous chapiteau.»

Ni anecdotiques ni démesurées, les kermesses occupent un espace festif où le faste est antinomique à ses codes: l'humidité d'une émulsion sous chapiteau, la cadence frénétique des pompes à bière, les effluves du *foodtruck*, les lumières de la fête foraine, les transitions douteuses du DJ local... Un monde où se mêlent des organisations souvent amateurs, parfois (semi-)professionnelles. «Il faut miser sur l'ambiance et le concept, pas sur le show à la Tomorrowland», résume David Hosselet. Tous ces temples festifs puisent leur popularité dans leur apparence simplicité, autant que dans leur rareté sur le calendrier. ●

Les kermesses étant principalement financées par le bar, elles peuvent pousser à la consommation d'alcool et le cadre plus permissif se prête aux excès, notamment ceux des adolescents du coin qui y boivent leurs premiers verres. «On a tendance à faire peser la prévention sur les individus, alors qu'elle est avant tout contextuelle, souligne Martin De Duve, directeur de l'asbl Univers Santé. C'est la manière dont on organise la fête qui donne le ton, de même que les sponsors qu'on accepte ou non: on sait que les alcooliers feront tout pour y être présents. L'organisateur d'un tel événement doit veiller à ce que le contexte permette de respecter le choix de ceux qui ne boivent pas d'alcool, et de réduire les risques qui y sont liés pour les autres.» A cet égard, la distribution active d'eau gratuite, visible et facilement accessible, constitue la mesure la plus efficace, souligne l'alcoologue. «Il faudrait aussi idéalement interdire les pratiques douteuses comme les *happy hours*, les formules 2+1 gratuit, etc.» A l'heure actuelle, les représentations sociales associent l'alcool à la fête, au partage, à la convivialité, mais aussi à la transgression et au dépassement

des limites, énumère l'expert. «Mais elles ne sont jamais figées dans le temps. Ces dernières années, on observe tout de même un retour en grâce de la modération, y compris sur les réseaux sociaux. Les perceptions sur les risques liés à l'alcool évoluent. Cette tendance doit cependant encore se confirmer dans les chiffres. Et dans les fêtes de village, il y a encore des efforts à faire pour que le sans ou *low alcohol* gagne du terrain, comme c'est le cas dans l'Horeca. C'est un travail sur le long terme; ça ne fait jamais que 25 ans que les acteurs de la santé publique s'attellent à cette question.» Tous les organisateurs sondés constatent une diminution progressive de la consommation d'alcool, ainsi qu'un intérêt accru pour les mocktails et autres bières 0%. De même, le réflexe de l'eau gratuite entre peu à peu dans les mœurs. «Les parents, eux, doivent trouver un subtil équilibre entre la permissivité et la sanction, ou l'interdiction, conclut Martin De Duve. Quand l'adolescent commence à témoigner de l'intérêt pour le produit, il vaut mieux mettre un cadre et des balises que se mettre la tête dans le sable.»